

A propos de :
Incertain Paul Valéry,
 par Hervé Dumez
arléa, septembre 2016

Maigre immortalité noire et dorée. (Le Cimetière)

Je vole au devant du soleil. (Sémiramis)

Écoutons Yves Bonnefoy en ses débuts, décrivant Valéry comme « celui qui parle de la clarté de l'esprit quand de son corps et son cœur il a consenti d'être une ombre »¹. Bonnefoy poursuit, évoquant le causeur à sa table du Collège de France en 1944 : un « être si gracieux, d'un esprit si délié et pourtant si vain, forme décolorée comme les ombres de ses dialogues, eux-mêmes déjà des ombres ». Un être assemblant en lui tant de parts d'ombres diverses, celle de son propre esprit (« clair », pourtant !) comme celle de son corps sans autre cœur que celui d'un quasi-fantôme (mais Valéry avait vécu dans le Paris occupé d'alors comme dans une prison sans air respirable, et il allait bientôt quitter la scène, non sans avoir subi une façon de trahison amoureuse), quel athlète de l'obscurité ! Et Bonnefoy enchaîne sur « le vers de Valéry, qui n'a d'être et de recours qu'en ses propres règles, ce mélange de divertissement et de savoir, cette partie d'échecs où l'on n'en finit pas de jouer au plus fin avec l'idée ou l'écho ». Conclusion : le « jeu » seul nous en reste, de cette vaine quête d'une « tristesse incolore ». Et plutôt que « le déni ou l'adoration », Bonnefoy choisit l'ignorance, la volontaire indifférence : « Nous avons à oublier Valéry. » Trop de « forme close » en Valéry, énonce-t-il, une « langue sans e muet » (!) inapte à faire vivre la « substance » même du français, et un intellect qui « identifie la forme et l'épure », alors qu'il conviendrait de privilégier la forme « orante », qui dépasserait science et théologies. Bonnefoy, en note terminale comme un repentir, voulut cependant bien concéder que sa *sortie* contre Valéry relevait plus d'une « lutte privée » avec un adversaire sérieux qu'une pure « critique », au sens ordinaire (i-e bloqué sur le *négatif*) du terme.

Prêtons également l'oreille à Gabriel Bounoure se tenant, dit-il, à « l'écart des thuriféraires » au moment où Valéry entrait à l'Académie (donc quelques lustres avant la sombre, mais fascinante, fin selon Bonnefoy), où l'auteur du *Cimetière* et de la *Parque* accédait au « pavois des honneurs », et analysant sa « gêne » d'alors comme la perception d'une « sorte de vulgarité foncière, latente sous les coquetteries et les bonheurs indéniables de cette expression si raffinée ». Poursuivons avec lui : « ...je sentais chez Valéry une impuissance à vivre un commencement réel. Sa poésie, c'était la fin de tout ! Et par là, paradoxalement elle prenait une importance que le jeune André Breton avait bien vue. Le terminus *ad quem* pouvait devenir un terminus *a quo*. »² Valéry manquait donc du « souffle » qui lui aurait permis de larguer des amarres pour atteindre à une « parole neuve ». Valéry manquait « d'instinct, de nez, de goût, de papilles » pour ce qu'il en était des « valeurs » : il se contentait d'ajuster des idées, et n'était en rien sensible à « l'arrière-fond sacré de la vie ». Valéry s'identifiait à sa créature, Edmond Teste, pour qui le monde des « choses vagues » n'avait pas droit de cité dans son boudoir surchauffé de « possibles » et de combinaisons intellectuelles, la poésie par exemple, devenant ainsi seule tributaire de la considération de ses fins et de ses moyens. Valéry dont le « jeu intellectuel » ne permettait pas au langage de sortir de son « rôle utilitaire ». Valéry, au bout du compte, dont Bounoure discernait un « quelque chose de froid et de mort qui affleurerait à son visage même et donnait une singulière expression de néant à cette physionomie de Méridional railleur ».

Évidemment, sur l'autre bord, Alain : *Notre Lucrèce*³. Même « impatience » devant l'existence, entre l'antique chantre douloureux *de la naissance des choses* et l'auteur de *l'Ébauche d'un Serpent*, « les hommes à ses pieds, ombres passagères ». Car c'était le monde lui-même, celui des « forces » qui « naît le penseur ». En effet, Alain choisit de lire le Valéry penseur, tandis que Bonnefoy ou Bounoure visent le poète gris et son poème triste, opéra où sens et son cohabitent dans une « hésitation prolongée », comme on le sait lorsqu'on est bachelier et qu'on doit traiter cette formule en trois points de dissertation. Et Alain de citer la *Narzisse* : « Amour, peut-être, et de moi-même haine. » Alain dit une chose à ce propos, qui n'est pas fautive : même abstraits de leur contexte, certains vers chantent encore – chose que ni Bonnefoy ni Bounoure ne relèvent, affairés l'un à se battre en lui-même avec l'ombre qui l'empêche d'entamer sa propre quête d'une « autre face de la lumière », l'autre à tenter de définir « l'aventure spirituelle vécue par les poètes » dont il appelle la réalisation, en une confrérie où se côtoient Jouve, Char et Schéhadé, mais où André Breton croise également Al Hallaj, étrange attelage ! Alain, quant à lui, conclut en revenant sur cette impatience à, ou de, vivre, qui est le fond de Valéry, émettant l'hypothèse, ou le souhait, ou l'espérance, d'un « genre de réconciliation avec soi qui embrasse l'humanité toute ».

Faut-il absolument en arriver à cette dialectique du « mouvement poétique » selon Bounoure, où l'on verrait triompher ce que Jean de la Croix appelait *l'esprit de l'âme*, tandis qu'un Valéry se mettrait en quête de *l'âme de l'esprit* : l'articulation est brillante. Mais pertinente, vraiment ? Simple bascule de formule, peut-être.

Faut-il ne voir comme Bonnefoy en Valéry que l'ingénieur œuvrant à ses poèmes avec « une ferveur un peu honteuse », comme si l'acte de créer ne devait aboutir qu'à une « apparence sans être » (à la façon, dit Bonnefoy, des raisins de Zeuxis) ? Pure illusion de poème, donc ?

Faut-il ne lire le poème que selon l'angle de sublimes « métaphores » où l'idée trouve à s'enchâsser de manière définitive, flèches immobiles dans un ciel éminemment limpide qui lave de tout soupçon d'obscurité l'écho que le poème nous envoie du fond de l'atelier-caverne où il s'est tramé, et enfanté ? « Quelque Platon récite et puis se tait », dit Alain. Quel Platon ? Et convaincu, vraiment ? Ou bien, piégé par l'aède, et se retirant ?

* * *

Peut-être conviendra-t-il de prendre un peu les choses à la légère, c'est-à-dire avec un sérieux différent de celui de ces (révérence gardée !) pontifes – encombrés eux-mêmes de leur sagesse exaltée ou de leurs insignes douteux.

Tel est le parti que prend Hervé Dumez avec son *Incertain Paul Valéry*. Le titre dit assez que l'interrogation sur le sujet fut d'abord le fait du sujet lui-même. Un homme se connaît-il ? La devise au fronton du temple, qu'un penseur des rues s'appropriera pour *badge* à présenter devant son tribunal, est-elle si facile à suivre ? Se lever dès les prémices des aurores, avant d'avoir à supporter la criailerie du « bétail » domestique, le murmure des ablutions et des déjeuners, puis le sourd fracas des corps en marche vers leur petit destin du jour, puis les obligations (elles viendront, les causeries contraintes, les fatigues d'avoir à *représenter*, afin de faire bouillir la marmite, lorsque le mécène aura passé...), voilà bien un exercice qui demande constance, au fil des années, et surtout une sorte de courage élémentaire, qui met en balance le désir de vivre avec celui d'en finir des communes vanités et des idoles ordinaires. La cigarette et le café : baume et onguent du gymnaste du retour sur soi ! Le papier du cahier d'écolier, sous la griffe de la plume : terrain du jeu sévère, où s'élabore sans se parfaire jamais la mouture définitive de l'exploit de se saisir en son essence mouvante.

Que fait donc Dumez ? Il entre. Il va voir ce qui se passe dans l'homme qui n'a au fond d'autre œuvre à accomplir que celle de devenir ce qu'il demande à être : une créature

visant à s'assurer le contrôle de soi sur soi. Il se fait Valéry dans Valéry, il traite son sujet en fable de soi se regardant devenir. Il sonde, en parcourant le bonhomme de l'intérieur.

Poète, ce bonhomme ? Oui, et non. Accessoirement, disons. Penseur ? Possible. Et ceci ou cela, sans doute. Un type fréquentable, mais pas si facile : redoutable intelligence, évidente, *cultivée* jusqu'au risible finalement (la bêtise n'étant pas son fort, selon le défi lancé au seuil d'un récit sans histoire et d'une veille au chevet d'un mythe en chair décomposable, quasi-transparent, mais campé sur ses incertaines certitudes, dans la fumée des libres propos avec le *double* qui écrit, et fixe l'infixable, il lui avait fallu une belle ironie également pour s'accepter combattant le monstre avec obstination) ; et sensibilité d'écorché...

Un cœur et un corps d'ombre, donc ? Plaisanterie. Ce monsieur aimait faire l'amour à la mer ; et des femmes lui ont causé souci, énormément (et provoqué, par exemple, en lui le besoin parfois de pondre des vers de mirliton, à peine dignes d'une anthologie palatine : sage occupation, que de se livrer à l'occasion à l'art de la blquette, pour *compenser*).

Débusquer *l'âme de l'esprit* : la quête du matin ? Allons donc. Il était d'abord question de *se prouver*. De tenir le pari de comprendre, au sens fort, et de concevoir. Dans le dialogue entre soi et l'autre qui regarde agir le comment de la preuve de soi.

Un Narcisse ? Un semblant, oui. Rien de la passion du miroir, mais plutôt, sous ce masque-là, une allégorie du combat entre celui qui veut bien *être* et pourtant s'éprouve inachevé, et celui qui refuse d'avouer que *cela* ne fait pas partie des possibles, cerner et discerner, et mesurer pour éclairer. Savoir au bout du compte que *cela sera* : un homme lisible à ses propres yeux. Nous sommes loin de quelque mysticisme que ce soit : au diable l'âme ! L'esprit n'a pas d'âme. Le corps, oui : cette main qui tient la cigarette et rêve sur la feuille, et attend que l'esprit visite. Mouvement de la fumée, dépôt d'encre. Lignes de sens, fragments du réel. L'encre sèche, le cahier se clôt, s'ouvrira encore. L'examen se poursuivra. Mais allons nous perdre dans le monde (ce qui se donne pour tel – cette encombrante frivolité, de fait) pour l'après-midi, en attendant de reprendre le combat !

Et quant aux belles métaphores ? Mais ce sont des dépôts d'encre, justement, précisément. Les preuves, oui, de travaux peut-être obscurs, disons plutôt strictement agencés (entre sens et son, souvenez-vous : des exercices – le mot est volontairement irritant), abandonnés à la lumière, pour permettre à qui voudra se mesurer à son tour, d'interpréter ces précipités d'opérations accomplies en toute rigueur.

* * *

La méthode d'Hervé Dumez est au moins sympathique. Au lieu d'asséner une vision de Valéry (une dissection, des hypothèses, un verdict, des reproches), il choisit de faire parler le héros de l'histoire. D'assumer un « je », qui reconstitue une parole intérieure possible de celui-ci. Cela suppose une connaissance intime, une longue fréquentation de l'œuvre et de la biographie. Cela suppose le refus de la complaisance, aussi : s'il s'agissait d'élever un piédestal de soi à soi (entendons de Valéry à Valéry par le biais absurde d'une sorte de pagure instruit des fonds, qui se serait glissé dans la coquille vide), l'entreprise virerait immédiatement à la fumisterie, on verrait le pitre sous la prosopopée. Refus du pastiche, par conséquent : de-ci de-là, certes, tel rappel, telle citation intégrée, tel écho. Mais pas d'effet de style *comme*.

Dumez prend donc la parole d'un Valéry qui le hante, à l'évidence. Il fait se confesser un disparu, pour la feuille blanche. Se confesser n'est pas le bon terme, mais convenir de soi. Livret ouvert que parcourra le lecteur curieux, sans autre préoccupation que de *fréquenter*, soit : entrer en relation suivie. L'opération a pour fin d'aller voir ce qui s'est noué là, dans le rapport entre œuvre et ouvrier. Bref, réinventer la méthode suivie par Valéry lui-même lorsqu'il se mit à amadouer Léonard, le modèle de soi, ou entreprit de décrire l'existence minimale d'Edmond Teste, le spectre, le condensé de substance pensante. Deux créatures de fiction, sans aucun doute. De l'un, Dumez fait dire à Valéry : « Sa vraie pensée sur le monde est un retour sur

soi. » et « J'ai voulu faire voir sa pensée telle qu'elle peut naître, se chercher, se détourner, se multiplier, se renouveler, se retrouver toujours. » ; de l'autre, dont rien ne pouvait faire un roman tant l'existence extérieure relevait du banal pur, il fallait tenter de décrire « l'extraordinaire richesse de son fonctionnement mental » et donc « le faire exister comme un reflet ». « J'inventai, poursuit Dumez, une vague connaissance qu'il aurait croisée et intriguée : moi. » On reconnaîtra là une ingénieuse mise en abyme, le narrateur d'une fiction et disant « je » pour décrire le fonctionnement d'une fiction où ce « je » est d'avant soi, et autre.

D'un côté, les tribulations intellectuelles d'un personnage réel traité sans référence à quoi que ce soit des contingences de sa vie ; de l'autre, une épaisseur particulière donnée à un personnage imaginaire, finalement vaincu par la souffrance de ne pas parvenir à maîtriser son cerveau. « Je doutais, par avance, conclut Dumez pour son Valéry de fiction, du succès possible de ma vie. »

Je pense que là réside l'intérêt de la démarche. Valéry a eu ses biographes, excellents en des genres singuliers : à Bertholet, la priorité, nous donnant à entendre la voix d'un qui douta de tout et se passionna pour tout (loin des préjugés qui coururent sur lui) ; à Jarrety, la palme du labeur savant, et nous invitant à considérer aussi par exemple le Valéry facétieux (« Je suis comme une vache au piquet, et les mêmes questions broutent le pré de mon cerveau. ») ; et à Peeters, celui des tourments (argent, ennui des devoirs, dramatiques amies de cœur)... Dumez nous offre ce Valéry fictif, dont la vérité est plus aisément, ou disons agréablement (c'est un jeu, cela aussi, un jeu sérieux mais qui ne se prend pas pour tenant de l'indiscutable plus que de raison), accessible peut-être : résultat de cette intimité manifestement acquise dans la ferveur.

Un dernier point. Le poème ? Tout un chapitre est consacré à la chose. Dumez est un hôte appliqué de son héros, il nous livre les recettes, les ficelles – la clé, peut-être... La construction de la *Parque* durant la guerre, dite « grande » par l'Histoire, cette salope... J'aime, quant à moi, cette façon de dire que l'exercice fut d'abord un exorcisme : lutter contre l'idiotie sanglante du bulletin venu du front par l'astreinte à une activité ludique strictement cadrée par des conditions de réalisation hors du champ de l'horreur : « Une poésie surannée, je le savais, qui m'ennuyait et que je prolongeais indéfiniment. Je me figurais un travail du temps des vers latins. Il y a eu des rhéteurs, jadis, à l'heure d'Attila et de Genséric, qui mastiquaient des hexamètres dans un coin. Pour qui ? Pour quoi ? » La tâche du poème, comme acte d'anti-barbarie... Que peut-on de plus, au fond ? Que peut un homme qui refuse de s'avouer vaincu par l'ignominie qui rôde et sape et ensanglante ? Et puis, l'autre facette : « Je m'aperçus, au travail de l'écriture, que la tonalité avait progressivement changé : de mineur, conduisant au suicide, c'est-à-dire à l'arrêt de toute poésie, elle se changeait en majeur, osant l'éclat, finissant sur une note apaisée. Peut-être cet allègement vint-il du fait que c'était moins le poème en lui-même qui m'intéressait que de me voir, de m'étudier l'écrivain. »

On en revient toujours là. Au dialogue infini de qui s'essaie à doter sa parole de quelque écho sensible (entre son et sens, toujours : la discussion de cet axiome étant là aussi possiblement infinie) avec cet autre de soi, ou l'autre soi, qui observe le processus de la composition et trouve, dans cet exercice-là, en suspens par rapport à l'ouvrage en cours comme en retrait par rapport à l'œuvre achevée et livrée au lecteur, la ressource de continuer à vivre, et doublement par conséquent.

Il me vient même une réflexion. Valéry ombre de soi ? Pourquoi pas, après tout ? Le poète en lui fut simplement un artisan peu certain des prestiges de la profession (l'Académie est une impasse, où l'on ne récompense rien que les vanités dont il est difficile de s'affranchir : ce bouge sera plaisant, sans plus), mais assurément avide du savoir du *comment*... Mais « oublier » Valéry pour cette raison futile ? Allons. Valéry, incapable d'entrer dans son temps, où la parole poétique avait à se trouver des formes neuves ? Mais là n'était pas son propos : Valéry est une énigme pour soi. Qu'il n'ait rien à voir avec Breton, Michaux, Char ou Claudel, cette évidence est ce qu'elle est : insurmontable en tant qu'énigme à son tour ! Valéry, penseur,

et en vers admirables ? Gibier d'essayistes empressés et de penseurs eux-mêmes admirables. Rions légèrement.

Le livre d'Hervé Dumez a une qualité. Son auteur ne se *prend pas pour Valéry* : il lui emprunte seulement sa voix pour le faire parler de soi en tant que mythe de soi... Il prouve incontestablement qu'il connaît à la perfection l'animal : son ouvrage est celui d'un amateur – au sens noble – habile et ingénieux, je veux dire sachant jouer le jeu de l'exploration intime sans passer la ligne de l'identification, restant au seuil de l'exploit et usant du « je » comme moyen d'une fiction se donnant pour telle, sans revendication d'originalité autre que celle de la recherche entreprise, chose rare. D'autre part, faire un livre comme celui-ci, succinct, allant à l'essentiel du sujet sans appuyer les effets, revenait à juger notre temps, où le désastre de l'intelligence est tel qu'il n'y a plus que le recours à un gars de fort calibre comme notre Valéry pour nous rappeler que cette denrée-là a existé, mais est désormais de l'ordre de la rêverie malsaine (voyez les élucubrations des idiots sur ce qu'ils appellent l'intelligence artificielle, qui n'est au fond que le transfert de leur propre idiotie sur et dans les entrailles sèches des stupides machines). Le XXI^{ème} siècle est celui d'une sorte de crétinisme enchanté : Annie Le Brun, par exemple, a développé ça très bien ⁴, et quelques autres. De plus, je pense (comme Dumez, peut-être) que nous tous, étant personnages de la tragi-comédie universelle et qui parfois nous piquons de faire œuvre, nous ne sommes jamais que projections de nous-mêmes, manières de fantômes à vendre et à revendre, haillons de notre moi, sans autre épaisseur que cette peau fictionnelle dont nous nous entretenons et nous recouvrons pour nous dévisager, sans beaucoup de plaisir possible, et sans vraiment vouloir nous reconnaître tels que nous nous songeons, dans un miroir sans tain...

Cet *Incertain Paul Valéry* nous invite à gratter la croûte : son héros, qui s'expose sans excès de futilité, nous dit que le poème sauve de la sottise (pourvu qu'il soit un tant soit peu le produit d'une réflexion sur ses propres moyens : vérité simple et démontrée), mais également qu'il est très malaisé de s'écouter vivre. Le poème alors devient autre chose – dépôt d'encre soluble dans l'écho du temps, qui résonne, qui assourdit, qui conduit au néant. Le poème songe soleil, dans le noir du ciel. Voilà.

Auxeméry, 28 septembre 2016.

(Une note pour signaler, à qui aimerait entrer par une autre porte, les publications du Musée Paul Valéry de Sète en collaboration avec les éditions Fata Morgana, regroupant les interventions des *Journées Paul Valéry* organisées depuis quelques années. Si l'Académie sert à quelque chose... Ajoutons que le musée devient le lieu régulier d'expositions de qualité : il y a 2 ans, Miró ; cette année, Ernst et Tanguy...)

¹ *L'improbable et autres essais*, Mercure de France, 1980, puis Folio/Gallimard, 1992.

² *Marelles sur le Parvis*, Fata Morgana, 1995.

³ *Propos*, Pléiade, 1956.

⁴ Cf. entre autres : *Du trop de réalité*, Stock, 2000. Valéry y est cité comme émettant en son temps l'espoir qu'un sursaut de l'esprit ferait pièce à la barbarie montante. Nous n'en sommes plus là, cette illusion disparaît à vive allure dans le paysage. « Le grand déluge de la barbarie est devant la porte », écrivait déjà Nietzsche, à l'époque où naissait Valéry. À ce propos, consulter Edouard Gaède, *Nietzsche et Valéry*, Bibliothèque des Idées, Gallimard, 1962.